

aurait dû reconnaître en Louise Labé une supériorité de talent que n'égalait aucun des beaux esprits de son siècle. Mais on est forcé de voir, dans ce poète lui-même, une ame vulgaire courant après les bénéfices et les fortes rétributions de son mince talent bien plus qu'après les hautes inspirations de la poésie et les bonnes fortunes qu'elles pouvaient entraîner.

Toutefois, ce qui peint le mieux la position d'Ennemond Perrin, c'est précisément cette pièce d'Olivier de Magny, que les bibliographes joignent à l'édition de 1824 pour la compléter. C'est ainsi que nous l'avons pu voir, dans l'exemplaire que possède M. de Montmerqué. Sans apporter un témoignage décisif contre la réputation de celle que son *amant* veut célébrer, cette pièce ébranle au moins les convictions à cet égard. Telle est aujourd'hui la position d'une critique consciencieuse qu'elle a au moins autant à réagir contre certains hommages dont la Belle Cordière fut l'objet que contre les attaques passionnées dont les premiers sembleraient établir la preuve. Nous ne citerons qu'une strophe de cette ode libellée principalement contre un homme dont le mérite modeste, le dévouement naïf, méritaient beaucoup mieux. Les détails circonstanciés qui y sont consignés sur les rapports de Louise et de son mari, en les acceptant comme vrais, sont les seuls motifs qui puissent nous engager à citer les vers qui suivent, adressés à Ennemond Perrin :

Tu peux bien cent fois en un jour
Voir cette bouche faite au tour,
Mais de fleurir jamais l'aîne
Et l'ambre gris dont elle est pleine,
Alléché de sa douce voix,
En un an ce n'est qu'une fois.

Selon ce témoignage, le rôle d'Ennemond se serait borné à une admiration muette et passionnée des charmes de l'esprit, de